

LA TRADITION ORALE ET LES TOUT-PETITS

par Marie-Claire Bruley

*C'ti-là bat,
c'ti-là vanne,
c'ti-là va au moulin,
c'ti-là fait l'pain,
c'ti-là mange tout,
mange tout tout tout !*

Marie-Claire Bruley vient d'écrire, en collaboration avec Lya Tourn, psychanalyste, un livre à paraître dans le courant de l'année à l'Ecole des loisirs, « *Enfantines* », sur la tradition orale des plus jeunes enfants. L'ouvrage, illustré par Philippe Dumas, est également un recueil de 150 petites formules destinées aux enfants de moins de 3 ans.



Le folklore oral destiné aux tout petits enfants n'a jamais cessé d'exister. Pour l'« infans », celui qui ne parle pas encore, subsiste un répertoire de formules, transmis de génération en génération, que l'on raconte et que l'on joue depuis la nuit des temps.

Rarement écrits, ces premiers jeux sont pourtant demeurés vivants dans la mémoire de bien des mères et des nourrices — premières à s'occuper du bébé. Ce savoir enfoui, souvent ignoré de celles-là mêmes qui le possèdent, peut parfois ne ressurgir qu'en présence de l'enfant. Sur les lèvres reviennent alors ces phrases à l'air si familier que pour un temps on avait pu oublier : « C'est la petite bête qui monte, qui monte, qui monte... », et les gestes appropriés viennent naturellement se poser sur les rythmes, la musicalité, la beauté formelle de ces textes que la mémoire avait enfouis.

Ces formules retrouvées deviennent occasion de plaisir partagé, de rires échangés ; beaucoup plus fréquemment jouées qu'on ne le sait, elles imprègnent toujours la vie

quotidienne des enfants d'aujourd'hui. Ces premiers jeux étonnent par leur universalité, par leur présence constante à travers les âges. Ils constituent un répertoire traditionnel ancien parfois de plusieurs siècles, inchangé dans les textes et la manière d'être joué. Les premières traces écrites (*) que nous pouvons trouver révèlent des formules pareilles à celles qui nous sont parvenues aujourd'hui, marquées tout autant par la « labilité » de la forme que par une signification parfois mystérieuse — signant par là même leur appartenance à un folklore. Les paroles qu'elles apportent à l'enfant encore sans langage sont profondément ancrées dans la langue maternelle et l'enracinent déjà aux sources de sa culture.

comptines souvent pratiquées dans les cours de récréation, les chansons, les rengaines...



Ces premières formules spécifiques à la toute petite enfance sont médiatrices d'échanges intenses entre l'adulte et l'enfant, car elles jouent toutes avec le corps du tout-petit. Ce corps à corps, induit par les textes et les gestes ritualisés qui les accompagnent, différencie absolument ce folklore de tous les autres que l'enfant rencontrera un peu plus tard dans une vie plus socialisée, telles les

Appelons « enfantines » ce premier répertoire de formules trop souvent confondu ou assimilé à d'autres répertoires plus vastes ou plus tardifs. Ces enfantines ont valeur fondatrice car elles accompagnent l'enfant dans des découvertes essentielles à travers son corps mis en jeu.

Dans l'ensemble évoqué plus haut, les doigts de l'adulte, figurant la petite bête qui monte, parcourent légèrement la peau du bébé, remontant du bout de la main au bout du pied tout au long de son corps, jusqu'au creux du cou, dans des chatouillis qui vont déclencher le rire. La peau, juste effleurée, s'éveille au plaisir d'être caressée. Elle va garder ces traces aidant le tout petit enfant à séparer extérieur et intérieur. Aux plaisirs de peau, qui se terminent en apothéose dans le cou, vont s'ajouter les caresses auditives des bilabiales « p », « b », « m », rappelant les tout premiers mots que l'enfant prononcera : « papa » « bébé », « maman ». Sa mémoire gardera aussi trace de ces marques auditives.

(*) Rolland Eugène : *Rimes et jeux de l'enfance*. Mamey, 1983.

Nombreuses sont les enfantines qui permettent au bébé d'éprouver ces mêmes plaisirs de peau, de façon encore diffuse et sur tout le corps. « Petite Jabote », « Rivière qui coule » ou « Souricette qui grimpe », les images et les personnages ne manquent pas dans ces formules les plus précoces du répertoire des enfantines.

Peut-être plus fréquemment joués au sein d'une plus vaste compagnie ou au cours de moments familiaux, les jeux de balancement sont restés plus familiers. Pour l'enfant qui a grandi et qui a acquis la position assise vont apparaître ces enfantines sécurisantes : « bateau sur l'eau, la rivière, la rivière... » qui s'aventurent souvent sur leur fin vers les chutes en arrière : « plouf ! dans l'eau ! » Assis à califourchon sur les genoux de l'adulte, les mains bien calées dans les siennes, l'enfant se laisse aller à la joie du balancement, à la crainte et au plaisir mêlés d'être lâché... pour être bien sûr, en fin de compte, saisi et bien serré dans un câlin compensateur.

Ici se joue et se rejoue l'expérience de la séparation et des retrouvailles que l'enfant, par ses éclats de rire et ses « encore » répétés, cherche longtemps à recommencer. Dans ces enfantines, les thèmes de l'eau, de la rivière, le mouvement régulier des vagues ou de rames dans les rythmes binaires, révèlent avec talent un sens plus caché, celui de l'univers maternel.

Encore très présents dans la mémoire et l'imaginaire de chacun, les jeux de cheval, fréquemment pratiqués, procurent à l'enfant le plaisir des mouvements rythmés. Du pas au trot, jusqu'au galop, il éprouve la joie et l'excitation provoquées par l'accélération. Ces enfantines, dans cette courbe ascendante, ne s'arrêtent bien souvent que dans une chute en arrière : « boum ! par terre ! », donnant là encore à l'enfant l'envie de recommencer.

Viennent alors les jeux d'énumération, se localisant davantage sur certaines parties du corps dont la découverte pour l'enfant devient fascinante : « Un bouton, un oignon, une agrafe, je t'attrape ! » Ici, ventre, poitrine, menton, puis le bout du nez sont objets d'exploration amusée. Ces jeux donnent à l'enfant le plaisir d'être regardé, inspecté jovialement — renforçant ainsi chez lui le sentiment d'être aimé comme il est et tel qu'il doit l'être.

Jeux de visage et jeux de doigts vont affiner cette prospection enjouée du corps de l'enfant. Le visage devient alors souvent maison : « Pou pou — qui est là ? — c'est moi — entrez — par où ? — par là ». La main devient famille où chaque doigt reçoit un rôle conforme à sa taille ou à sa place. Le récit se structure. L'enfantine est à elle seule une petite histoire où l'identification se fait sur le tout-petit : « ...Et le petit glinglin qui n'a plus rien. Lèche le plat, petit glinglin, lèche le plat ».

Une exploration des parties les plus fines de son corps est ainsi proposée à l'enfant qui les découvre et, dans un même mouvement, se découvre, à travers le jeu identificatoire, comme partie appartenant à un tout.

Il faudrait pour conclure, au-delà du plaisir éprouvé dans le corps à corps, dire combien le regard tient une place de choix dans ces échanges privilégiés. Le regard de la mère, comme un premier miroir, permet à l'enfant de se voir, et ce qu'il voit dans ce miroir est la jubilation de sa mère le regardant. Expérience heureuse où l'enfant dans son corps s'éprouve comme beau et bon. Mais les enfantines ne sont pas que cette relation d'intimité. Elles existent aussi comme rituel dans lequel paroles et gestes, toujours les mêmes, sont transmis de génération en génération, fixés par la tradition. Il est important de voir en ces rites une double fonction qui serait autant de donner place aux caresses maternelles que d'en limiter les excès. ■